
PHILIPPE
NICOLLIER
CERTAINS LIVRES
APPARAISSENT
QUAND L'ÂME
EST PRÊTE
Le Cadeau caché
ROMAN

Philippe Nicollier

Le Cadeau Caché

© Philippe Nicollier, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1029-6

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note de l’auteur :

Ce livre peut se lire comme une histoire. Mais il peut aussi se vivre autrement. Être utilisé.

Si, au fil de ces pages, un passage vous touche, vous questionne ou vous arrête… ne passez pas trop vite. prenez le temps de vous y arrêter.

Soulignez. Notez. Relisez. Car parfois, une simple phrase peut ouvrir un nouvel espace à expérimenter.

Laissez-vous guider par ce qui résonne en vous et testez. Le reste trouvera sa place.

Je vous souhaite le plus joli des voyages dans l’île magique.

1. Séjour à Monks Bay

Nous étions encore bien jeunes à cette époque. Je débarquais tout juste de France pour un premier job à Londres où le destin m’a fait croiser la route de Frank. Nous étions tous deux investis corps et âme dans nos fonctions au sein d’une compagnie d'assurance et rares étaient les instants de répit en ces temps-là. Alors, Frank nous avait concocté une escapade romantique dans le *Hampshire*, en nous offrant une pause maritime sur la côte sud. Ce fut une occasion précieuse de nous soustraire à l'agitation de la capitale et de nous retrouver loin des tumultes administratifs.

Nous avons pris le train à *Victoria Station.* Il nous a menés jusqu’à *Portsmouth*, d’où nous avons embarqué sur le vapeur pour gagner l'île de Wight. Je me souviens de ses quatre lettres de bronze bien briquées sur les flancs de sa proue : le *Ryde.* Il avait une grande cheminée jaune pâle. J'étais heureuse. Je savourais ma première escapade anglaise avec mon bien-aimé. L’air doux et les parfums iodés de la fin d’été se mélangeaient à ceux de la fumée du navire. Accoudés au bastingage vibrant au rythme des roues à aubes qui battaient l’écume, on observait l’île se rapprocher. Nos bras ont commencé à danser dans une douce chorégraphie, pointant chaque détail de la côte toute proche. Les mouettes dansaient autour des volutes noires, crachées par l’énorme cheminée, et des mouchetis charbonneux maquillaient les chapeaux blancs des élégantes qui criaient au scandale. Mon cœur était joyeux, je m’apprêtais à découvrir une île inconnue. C’était la première fois que j’allais mettre les pieds sur cette terre que je n'ai jamais quittée depuis.

Nous étions attendus au *Winterbourne* hôtel, sur *Monks Bay* à la pointe sud. C'était une maison victorienne, plutôt imposante avec des jardins magnifiques et une vue imprenable sur la mer. Si Charles Dickens y a trouvé calme et inspiration pour écrire, Frank et moi y avons passé des moments paisibles et surtout inoubliables. En matinée, en soirée ou au retour de nos visites autour de l’île, c’était à chaque fois un enchantement… Jusqu'au jour où tout a basculé.

C’était un dîner un peu différent ce soir-là à l'hôtel. Cinq jeunes musiciens tirés à quatre épingles, passant d’un standard de jazz à un autre, invitaient les clients à poser leur verre quelques instants, pour venir sur la piste de danse

installée pour la soirée. Très ponctuellement, le groupe marquait une pause. Le batteur, avec un sourire malicieux, captivait l'attention de la salle, avec un solo très feutré, écho subtil de ce rock'n'roll naissant, qui s'imposait alors comme la nouvelle tendance. Le silence emplissait soudain la salle. Les convives comprenaient alors qu'un des derniers tubes de Bill Haley ou de Little Richard allait les envoyer sur la piste pour trois minutes endiablées, avant qu'ils ne reprennent leur place à table, le souffle court et le sourire aux lèvres. Frank, lui, n'était pas du genre à se trémousser en public. Je l'observais amoureusement, faisant tourner le pied de sa coupe de champagne en feignant de compter les miettes de pain sur la nappe pour ne pas m'inviter. Puis il me souriait, un peu gêné, en balançant sa tête au rythme de la musique. L'ambiance était chic et festive. Certains se joignaient à une table voisine pour partager un cigare, tandis que d'autres débattaient avec ferveur de la gravité de la maladie du roi Georges. Mais c'était surtout l'avenir de la princesse Élisabeth, appelée à devenir reine, qui semblait monopoliser les conversations et attiser les spéculations. Un nuage de fumée tamisait les lumières, tandis que les rythmes du rockabilly animaient la deuxième partie de soirée jusque tard dans la nuit.

Nous sommes sortis faire quelques pas dehors pour goûter au calme de la nuit. Je me revois attirer Frank vers ce banc et me blottir contre lui, en glissant délicatement mes mains sous ma robe pour éviter de la friper. Je m'en souviens bien, c'était une petite robe blanche à godets avec un jupon de tulle, que je portais avec un petit caraco bleu marine. Le parfum de la chaleur du jour passé flottait dans l'air doux. On entendait le bruit de la mer mêlé à celui de la musique et des rires au loin. Mes escarpins posés à côté sur le banc, follement amoureuse, j'étais bien. Mes pieds nus caressaient le gazon anglais fraîchement tondu. Nous profitions du moment sous un ciel très étoilé, rien ne laissait présager quoi que ce soit d'autre. Puis, vers minuit, nous avons regagné notre chambre main dans la main. Frank s'est endormi immédiatement, sans doute éreinté par le spectacle de la piste de danse. J'en ai fait de même, pas sans avoir revisité chaque moment de bonheur vécu durant cette journée emplie de merveilles.

Mais peu avant deux heures du matin, une étrange perception m'a brutalement sortie d'un sommeil très profond. L'impression puissante d'être observée. J'étais mal à l'aise. Parfaitement réveillée et bien lucide, je ne parvenais pas à comprendre ce qu'il m'arrivait. Mon cœur commençait à battre plus fort, face à cette présence invisible, tandis que Frank, nullement concerné par le sujet,

profitait pleinement de sa nuit. Rassurée sur ce point, bien qu’un peu abandonnée à mon sort, je me concentrais sur la recherche d’une possible cause dans l’obscurité.

N’étant pas de nature craintive, je me suis levée pour boire un peu d’eau et me suis accoudée à la fenêtre restée grande ouverte. La lune éclairait les jardins, et le très ancien cimetière voisin. Les pierres tombales se tenaient debout. Comme des petits fantômes, chaque ombre produite par la lune se couchait sur l’herbe fraichement coupée. Tout était si paisible que je suis restée un bon moment à écouter le roulis des vagues et des galets en contrebas. La fête était terminée, seules quelques personnes finissaient de ranger la salle dans la plus grande discrétion. La paix semblait régner sur les lieux, je me concentrais sur les jardins pour tourner le dos à cette situation étrange. Je me forçais à croire que mon esprit me trompait, mais les ombres alentour semblaient de plus en plus vivantes. Un parfum particulier flottait dans l’air… Une odeur métallique, presque électrique, qui semblait suspendue, annonçant l'approche de l’orage.

Telle une respiration invisible qui m’effleurait la peau, un souffle frais émanant de la chambre contrastait de façon étrange avec la douceur encore présente dehors. Un frisson glacé m’a traversée de haut en bas. Je sentais la présence de deux yeux tout proches, posés sur ma nuque. D’abord figée, les doigts serrés sur le bâti de la fenêtre, j’ai rassemblé ce qui me restait de courage et me suis retournée brusquement.

Rien. Seule une pénombre gris-noir, presque bleutée, gommait tous les détails des lieux. La mer s'était tue, tout comme les bruits de la nuit. Le silence régnait en maître. Je restais là, figée, incapable de saisir ce qui m'arrivait. Ne voulant pas interrompre le sommeil de mon ami, je suis retournée m’allonger pour tenter de finir ma nuit.

J’entendais mon cœur battre fort et distinctement. Nous n’étions pas seuls. La température de mon corps avait rapidement changé. Malgré l’absence totale du moindre indice visuel, il se passait assurément quelque chose d’étrange. Quelque chose que la raison m’empêchait d’expliquer. Aidée par la lueur de la lune, je ne pouvais m’empêcher de scruter l’obscurité, incapable de m’en détacher. La porte était verrouillée, la fenêtre refermée. Je devais me convaincre que j’étais en sécurité et que c'était le moment de fermer les yeux pour retrouver enfin le sommeil. Pourtant, une partie de moi restait insatisfaite, incertaine.

Je bondis. Sans pouvoir émettre le moindre son, je me retrouvais assise, adossée à la tête de lit, raide et glacée, les yeux exorbités, les draps fermement serrés entre mes poings, et le visage couvert aux trois quarts pour me cacher.

Terrifiée, je ne quittais pas des yeux cet homme qui se tenait immobile et droit, à quelques mètres du lit.



2. Léna

29 août. Comme chaque matin depuis trois jours, Léna est déjà prête. Après une tentative de SMS avec sa mère, elle s’est plantée devant sa fenêtre, silencieuse, la mine éteinte et sombre. Elle cherche cette ligne d’horizon parfois si nette, et pourtant invisible ce matin. Un ciel d’humeur très noire domine la mer qui peine à prendre la couleur de son jour naissant. Pas une vague, pas un souffle de vent, pas un cri d’oiseau ne viennent troubler le silence pesant qui règne ce matin sur les falaises de la côte sud de l’Angleterre. Seul le soleil lutte par endroits pour transpercer la lourde chape de plomb. Quelques flèches dorées se dessinent alors au loin, avant de plonger dans les flots. Certaines d’entre elles, plus proches, viennent occasionnellement piquer les falaises de la côte, offrant des contrastes saisissants entre le ciel noir et la craie blanche. Une fine coulée de brume matinale descendue des hautes terres glisse sur les pelouses du parc avant de plonger dans la baie, comme happée par la mer. À l’image d’un tableau de Turner, le grand manoir contemple lui aussi le spectacle magnifique dont il fait lui-même partie depuis 200 ans.

Autrefois occupée par un poète excentrique et anticonformiste, la grande bâtisse trône toujours fièrement sur les hauteurs de *Monks Bay*, bien calée entre la colline et la mer. Des dizaines de cheminées ouvragées ainsi que des lucarnes de toutes sortes et de toutes formes coiffent les toitures d’ardoise biscornues. Même si les deux immenses jardins d’hiver persistent depuis l’époque victorienne, plus aucun aristocrate ni artiste ne s’y prélasse. La vieille demeure a pourtant gardé son panache. Elle ne manque jamais de séduire ses résidents de passage, charmés et parfois impressionnés par l’atmosphère qui y règne.

Léna ne le voit pas de cet œil. Silencieuse, elle s’agenouille sur la banquette du minuscule bow-window de sa chambre, soulève le loquet et pousse délicatement le petit ventail vers l’extérieur, laissant l’air frais du matin venir lui caresser le visage. Elle se laisse envahir par le grand silence qui règne sur le parc, sans aucune émotion ni aucun sentiment. Juste un grand vide… un grand vide toutefois traversé par des mots obscurs qui vont et qui viennent dans le désordre. Le désordre d’un cœur et d’un esprit meurtris… Léna n’est pas en vacances. Même si son séjour y ressemble, elle n’a aucune envie de quoi que ce

soit. Chaque matin depuis trois jours déjà, elle ressasse les mêmes questions. Pourquoi être venue en Angleterre ? J'ai passé l'âge des colos. Quinze jours avec cette bande de fous quasi muets. Comment espérer aller mieux en me déracinant encore ? Non, je ne sauterai pas par cette fenêtre. Aucun risque. Contrairement aux autres qui sont sous surveillance. Quoi que… si c'était pour m'évader, là, d'accord. Oui, pourquoi pas. Sauter, fuir et me sauver, loin. Aller où bon me semble. Voilà ce que pourrait m'apporter cette île que l'on appelle *Wight*, et que l'on dit si belle. Ma délivrance.

Léna est épuisée. Brillante depuis toujours, elle a quitté l'école il y a longtemps. Harponnée par une force invisible et noire, qui lui exhibe un futur dans lequel elle ne peut ni se reconnaitre ni exister, elle a sombré.

Pendant plus de dix ans, et sans grand succès, elle a croisé des médecins du corps et de l'esprit. Après plusieurs hospitalisations, elle s'est retrouvée en Normandie, internée à 12 ans, avec des personnes plus affectées qu'elle encore. Aujourd'hui, devenue jeune femme, elle tourne en boucle. Son esprit très vif se tait un moment, puis repart sans cesse.

La ligne d'horizon ne se montrera pas ce matin. Les gris du ciel et de la mer ne font qu'un. Le soleil ne brillera pas, à l'instar de l'univers de Léna. Dans les couloirs, les pas commencent à se faire entendre. On est venu chercher les pensionnaires pour le petit-déjeuner. L'équipe d'accompagnants français se charge de les aider à se préparer et veille à ce qu'il n'y ait pas de tensions ou de disputes. Léna bénéficie d'un traitement de faveur. Elle occupe une chambre, seule, avec une petite salle de bain privée et la vue sur la mer. Deux pensionnaires seulement sont suffisamment autonomes pour s'être vu octroyer ce privilège. Les autres sont en chambres de quatre, avec un accompagnateur tout proche.

Les tapis épais du grand palier étouffent les grincements sinistres des parquets. Un jeune homme devance le groupe, sans doute pressé de se servir en premier au petit-déjeuner. Les autres descendent lentement le large escalier, en silence et bien rangés, comme des robots aux regards vides.

Majoritairement trentenaires, ils ont fait le voyage depuis leur institut du Havre où ils suivent une thérapie longue. Tous sont marqués par de profonds traumatismes. Certains vivent une grande dépression, pour d'autres, ce sont des troubles du comportement ou de l'alimentation. Quelques-uns ont vécu